

Bruno Pelletier

IL EST VENU LE TEMPS...

entretiens avec

SAMUEL LAROCHELLE

 Libre
Expression

Avant-propos

Par Samuel Larochelle

Bruno Pelletier ne devait jamais publier de biographie. Au fil des années, il a refusé les offres qui lui ont été faites pour raconter son histoire. Lorsque je lui ai proposé d'écrire un récit sur sa vie, il avait d'ailleurs prévu de décliner mon invitation. En vrai gentleman, il est venu près de chez moi pour m'expliquer de vive voix les raisons de son refus. Cette rencontre a eu lieu en juillet 2019. Trois ans plus tard, vous tenez son livre entre vos mains. Que s'est-il donc passé ?

Laissez-moi d'abord me présenter. Je suis journaliste, romancier, poète, scénariste et biographe de métier, en plus d'être chanteur amateur. J'ai découvert la musique de Bruno Pelletier en 1997, en regardant des vidéoclips tourner en boucle sur la chaîne MusiMax. À l'époque, j'étais un petit gars de 11 ans qui chantait (trop) fort dans sa maison, en Abitibi-Témiscamingue. À la différence des millions de Québécois qui ont eu un *crush* sur le chanteur aux longs cheveux et au look de bûcheron, qui les a jetés par terre en chantant « Miserere » lors du concert-bénéfice pour le Saguenay peu après le déluge en 1996, j'ai commencé à triper sur sa

musique un an plus tard grâce à la chanson « Aime », écrite pour son fils, qui a pratiquement mon âge.

Les années suivantes, j'ai acheté les albums *D'autres rives*, *Sur scène*, *Un monde à l'envers*, puis l'enregistrement du concert de Noël avec l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM). Nous étions alors en 2002. J'avais 16 ans. Ma voix muait. Je faisais tout pour chanter comme Bruno, ce qui devenait de plus en plus difficile. Non seulement parce que son registre vocal était plus large que le mien, mais aussi parce qu'il possédait une technique que je n'avais pas. Je forçais ma voix en chantant « Se rêver » et je devais changer de tonalité au milieu de « Lune », son cri du cœur dans *Notre-Dame de Paris*.

Un an plus tard, en 2003, j'ai quitté ma région pour étudier le journalisme au Saguenay–Lac-Saint-Jean. Ma nouvelle réalité m'a éloigné de mes habitudes dans toutes les sphères de ma vie, y compris mes goûts musicaux. Je découvrais chaque jour de nouveaux artistes. Je gardais à l'œil mon idole tout en l'écoutant moins activement. Quelques années plus tard, une amie journaliste m'a invité à un de ses spectacles. J'ai alors été témoin de sa générosité sur scène pour la première fois : la représentation a duré plus de deux heures au cours desquelles il a enchaîné les succès, les nouveautés et les reprises de plusieurs artistes, en faisant lever la foule !

Tandis que mon amie vivait ses débuts professionnels, je vivotais de boulot en boulot, loin de mes rêves de carrière. En août 2012, je me suis enfin lancé comme journaliste indépendant. Preuve que je n'avais pas oublié le chanteur de mon adolescence, j'ai demandé une entrevue avec Bruno deux mois plus tard. Au bout du fil, j'ai tout fait pour être professionnel. Je désirais poser de bonnes questions, faire preuve de neutralité journalistique et mettre de côté l'aspect « fan

admiratif ». Pendant une demi-heure, nous avons discuté de son onzième album aux textures pop britannique, *Rendus là*, et de son rôle de *coach* à l'émission *Un air de famille*. En terminant, je lui ai confié que je chantais beaucoup dans mes temps libres et que j'avais essayé durant des années de chanter comme lui, avant d'apprendre à chanter comme moi. En raccrochant, je me suis vu sourire béatement, avant d'écrire un article intitulé « Bruno Pelletier : le chanteur caméléon », en référence à sa grande polyvalence, lui qui avait flirté avec le heavy métal, la pop, le lyrique, le jazz, la musique symphonique et la comédie musicale. Quatorze mois plus tard, j'ai eu la chance de rédiger un compte rendu d'un concert soulignant le dixième anniversaire de son album de Noël, à la basilique Notre-Dame. Une soirée magique !

À mon tour, je suis devenu un artiste professionnel en faisant paraître six romans, deux récits poétiques ainsi que des nouvelles dans huit livres collectifs. Au printemps 2018, Libre Expression m'a proposé de réunir mes talents de journaliste et d'auteur pour raconter la vie de l'humoriste Peter Mac Leod. En janvier 2019, la biographie *Peter Mac Leod – L'homme de ma vie* a été publiée, devenant un *best-seller* en quelques semaines. Cette année-là, j'ai eu la piquûre ! Je voulais absolument revivre cette expérience. Alors, j'ai décidé de communiquer avec des personnalités pour leur suggérer d'écrire un livre sur leur vie. En juin, j'ai approché un politicien, François Gendron, détenteur du record de longévité à l'Assemblée nationale, après quarante-deux ans en tant que député d'Abitibi-Ouest, ma circonscription natale. Onze fois ministre, il a également été vice-premier-ministre et président de l'Assemblée nationale. Il a accepté mon offre ! Qu'à cela ne tienne, je ne comptais pas m'arrêter là. Prochain objectif : faire un projet avec mon idole de jeunesse.

Toujours en juin 2019, j'ai téléphoné à l'agent de Bruno, Paul Lévesque, aujourd'hui décédé. Son premier réflexe a été de me souhaiter bonne chance, pour me signifier que les probabilités que son client accepte une telle proposition étaient infiniment minces. Puis s'apercevant que ma conviction ne faiblissait pas, il m'a suggéré de lui envoyer une lettre de présentation qu'il ferait parvenir à Bruno. Sachant ce dernier très discret sur sa vie privée, j'ai commencé en précisant que je ne le voyais pas comme un artiste à l'affût de visibilité dans les magazines à potins et que je ne désirais pas prendre cette direction. Je lui ai parlé de mon rapport à la musique en général et à la sienne en particulier. J'ai souligné qu'il fêterait, en 2022, ses quarante ans de carrière musicale et ses trente ans de carrière solo. J'ai indiqué qu'il n'était absolument pas nécessaire d'avoir 75 ans pour écrire une biographie et que ce n'était pas non plus le signe d'un déclin, contrairement à ce que les puristes et les mauvaises langues peuvent penser. À mes yeux, c'est plutôt l'occasion de se poser, de regarder en arrière, d'inviter le public dans les coulisses de son métier et de retracer les jalons de son parcours professionnel et de sa vie : les albums, les tournées dans plusieurs pays du monde, les grandes comédies musicales, la versatilité artistique, l'industrie qui se transforme. J'ai ajouté qu'un tel projet devait assurément inclure un important volet humain. Sans que ce soit *crunchy* ou dramatique, un tel livre est toujours plus intéressant si l'artiste est prêt à évoquer ses hauts et ses bas. Finalement, j'ai précisé que je n'étais pas à la recherche d'un contrat pour payer mes factures. Je voulais vivre une expérience professionnelle stimulante et une rencontre forte.

Quelques jours plus tard, son agent m'a écrit pour m'informer que Bruno souhaitait me rencontrer. Malgré cette

porte entrouverte par l'artiste, je savais que la partie était loin d'être gagnée. Il me semblait essentiel que la complicité s'installe entre nous dès le premier rendez-vous : on ne pouvait quand même pas envisager de discuter pendant des dizaines d'heures, afin de récolter le matériel nécessaire à la rédaction du livre, sans bien s'entendre et sans avoir la conviction qu'une confiance mutuelle pourrait se déployer peu à peu.

Le jour de notre rencontre, j'ai effacé toute trace d'admiration dans mon regard. Je l'ai écouté me confier ses réticences, avant de lui rappeler que les biographies ne sont pas réservées aux *has been*. Il a précisé qu'il était très secret, qu'il n'aimait pas se vanter ni enchaîner les anecdotes croustillantes juste pour vendre des exemplaires. Je lui ai expliqué que je ne voulais pas écrire un spécial Bruno Pelletier dans *Allô Vedettes*, mais un récit biographique sensible et avec de la classe. J'ai ajouté qu'on n'était pas obligés de respecter les codes traditionnels du genre et que sa biographie pourrait être un projet de création à part entière, ce qui démontrerait son désir – encore très présent – de sortir de sa zone de confort. À cet instant, une lumière est apparue dans son regard. Il m'a avoué qu'il avait prévu de me rencontrer simplement pour m'expliquer son refus, mais qu'il n'était plus certain. Au fond de moi, je sentais que je venais de le convaincre. Quelques jours plus tard, il m'a confirmé que, si nous trouvions un éditeur, il allait plonger avec moi. Victoire !

Les semaines suivantes, nous avons établi les thématiques du projet et persuadé la maison d'édition Libre Expression de le publier. En novembre 2019, je l'ai accueilli chez moi pour la première entrevue. À nouveau, j'ai mis de côté le fan que j'étais pour devenir un journaliste avec un milliard de

questions. Si nous additionnons toutes nos rencontres en personne et nos rendez-vous sur Skype pendant la pandémie, nous avons accumulé plus de quarante heures de discussion. J'ai amorcé l'écriture en janvier 2021, en intitulant le document de travail « Bruno Pelletier – Ze bio » pour le taquiner, sachant qu'il n'est pas du tout à l'aise avec l'image pompeuse associée au mot « biographie ». Peu importe comment vous l'appellerez, voici le fruit de notre travail.

Un petit mot avant de commencer

Par Bruno Pelletier

Ce livre n'est pas une biographie traditionnelle. Sans prétendre révolutionner le genre, Samuel Larochelle et moi avons voulu faire les choses autrement. Plutôt que de rapporter mes propos en les présentant un thème à la fois, nous avons fait le choix de vous offrir le fruit de nos discussions sous forme de questions-réponses. Ainsi, vous aurez l'occasion de découvrir comment évoluent nos échanges et de voir comment la relation de confiance s'installe entre nous. C'est normal que vous me sentiez un peu réticent dans les premières pages. Sans dire que je suis fermé ou encore craintif, j'apprivoise celui que j'appelle « mon biographe » avec un humour pince-sans-rire. Imaginez : je suis quelqu'un de solitaire, de discret et de pudique ; j'avais devant moi un jeune homme bien intentionné avec une excellente réputation dans le métier, mais que je connaissais très peu à l'origine, et je devais me confier à lui, partager des pans intimes de ma carrière et de mon existence. Bref, je devais sauter dans le vide. M'exposer un morceau à la fois. M'habituer à ses questions, à ses réactions et à nos interactions. Admettons que ce n'était pas l'exercice le plus naturel pour la personne

que je suis. Heureusement, les choses se sont bien passées. J'ai laissé tomber ma garde peu à peu. J'ai choisi de m'ouvrir à Samuel. De dire ce que je pensais, ce que je sentais, ce que je vivais. Sans détour. Sans trop me censurer. Et surtout, j'ai développé une réelle affection pour lui. De semaine en semaine, une amitié est née entre nous. Une relation pleine de respect, de taquinerie et de bienveillance. Je l'écoute me raconter ses anecdotes de célibataire. Je fais des blagues sur son vernis à ongles. Il me traite gentiment de *boomer*. On s'organise des sorties à vélo durant lesquelles on ne parle pas du tout de notre projet. En somme, nos différences générationnelles ne nous ont pas empêchés de construire un lien solide et sincère de semaine en semaine.

Après des dizaines d'heures à converser, nous avons décidé de séparer le livre non pas en chapitres, mais en discussions. À nos yeux, il s'agit de la meilleure manière de vous donner accès aux fruits de nos échanges qui dureraient entre une et trois heures chacun. Comme vous le constaterez, j'ajoute parfois des informations à la fin d'une conversation, qui font des liens avec la toute première question ou avec des éléments abordés entre le début et la fin de notre échange. Autrement dit : tout est entremêlé, mais rapporté de la façon la plus claire possible. Sans déroger de notre objectif de créer un ouvrage de qualité, nous voulions que vous puissiez plonger au cœur de nos conversations avec le plus de naturel possible et que votre lecture soit la plus fluide possible. Même si on creuse certaines époques ou certains sujets à chacune de nos rencontres, vous constaterez que plusieurs thématiques se retrouvent un peu partout à travers le livre. C'est simplement l'illustration de ma capacité à m'ouvrir au fur et à mesure que le processus avançait.

Voici donc mon histoire racontée dans mes mots, sans prétention, avec un mélange de sérieux, d'humour et d'émotions. Elle vous permettra de découvrir les coulisses de ma vie d'artiste et vous fera peut-être comprendre que, malgré mon métier, on se ressemble bien plus que vous le croyez. En parallèle, nous avons demandé à une vingtaine d'artistes de qui je suis très proche d'écrire de courts textes, afin de partager des anecdotes et des morceaux du passé. Une manière de vous donner une autre perspective sur le monde de la musique, sur nos relations et sur ma carrière. Des témoignages qui vous apparaîtront, je l'espère, comme une valeur ajoutée à nos discussions. Enfin, j'ai inclus les paroles de chansons originales que j'ai écrites en pensant aux thèmes les plus importants abordés dans ce livre. Même s'il s'agit d'un projet littéraire, j'avais envie d'y joindre une dimension musicale. C'était pour moi un moyen de me rapprocher de mon art, de mon terrain de jeu, de ma nature profonde. Depuis le départ, le projet se voulait plus grand qu'un simple livre. En créant un album spécial qui coexiste avec le bouquin, je désirais vous faire vivre une expérience totale et être le plus généreux possible. Mon souhait est de vous offrir une œuvre qui vous fera vibrer, comme j'essaie de vous faire vibrer avec ma voix depuis maintenant quarante ans. Merci de me suivre depuis des années. Merci de rester ouverts à tous mes projets, peu importe leur style. Merci d'avoir envie de découvrir ce que j'ai dans la tête et dans le cœur.

Bonne lecture !

Premier entretien

Apprivoiser le biographe

Samuel – Nous sommes en novembre 2019. Tu es dans mon salon. C'est le premier jour de nos discussions qui vont s'échelonner sur environ deux ans. Comme te sens-tu ?

Bruno – Ce matin, jusqu'à la dernière seconde, je me disais : « Il me semble que je ne serai pas capable d'en dire assez... ou d'être assez. » J'ai un parcours intéressant, mais je n'ai pas mille anecdotes croustillantes. Je suis très protecteur envers mon entourage. Je ne suis pas du genre à nommer des gens qui ont fait une crise de vedette ou à raconter tout ce qui s'est passé en coulisses des grosses productions auxquelles j'ai participé. Alors, je me pose la question : est-ce que ça peut être vraiment intéressant ? Malgré tout, je suis assis devant toi.

Puisqu'on s'est parlé de nombreuses fois avant d'entreprendre officiellement nos entretiens, je peux déjà dire que le grand public ignore plusieurs pans captivants de ton parcours professionnel et de ta vie. Les lecteurs vont non seulement découvrir l'arrière-scène de ton métier, mais ils vont aussi apprendre des choses sur toi qu'ils ne soupçonnaient pas.

Une autre de mes inquiétudes, c'est la précision de mes souvenirs qui s'étalent sur une période de soixante ans. Si

j'appelle mes vieux chums, mon agent Paul Lévesque* ou les directeurs de tournées avec qui j'ai travaillé pour leur demander de me rappeler une couple d'anecdotes, ça va me revenir en tête. Mais moi, tout seul, je suis comme un disque dur d'ordinateur : il y a beaucoup de choses qui sont cachées dans ma mémoire.

Dirais-tu que ça te rend nerveux de me parler ?

Pas nécessairement. Je suis en confiance... mais juste un peu. Tu vois, c'est tout à fait moi, ça. J'ai réagi de la même manière à tous les projets qui m'ont été présentés : ma première comédie musicale, mon premier rôle à la télé, mon premier *jingle* pour une publicité. Chaque fois, je finissais par me demander : « Est-ce que je vais être correct ? Peut-être que je ne suis pas assez bon... » Ça vient d'une espèce d'insécurité malade, qui était beaucoup plus présente quand j'étais plus jeune, mais qui est moins pire maintenant. Ironiquement, je crois que cette impression de ne pas être à la hauteur a fait de moi un gars ultra-préparé qui travaille encore plus fort. D'ailleurs, je sens souvent un *clash* sur ce point-là dans l'industrie. Je collabore avec un tas de monde différent, des jeunes comme des plus vieux, et je me rends compte qu'il y a plein de gens qui ne sont pas préparés : ils se fient juste à leur talent ou à leur capacité à se revirer sur un dix sous.

Ils te font quoi, ces gens-là ?

Ils me font suer ! (*Rires.*) Je suis conscient que je dis ça en raison de mon anxiété. C'est pour ça que je me prépare

* Il est décédé quelques semaines plus tard, en janvier 2020.

autant. Quand je dois participer à une émission de télévision, j'appelle le chef musical environ un mois à l'avance, et il me répond que son équipe n'est pas encore rendue là. Mais moi, j'ai besoin de savoir dans quel registre on va faire ma chanson et je demande à rencontrer le *band* une fois avant l'enregistrement. La plupart d'entre eux capotent, parce qu'ils n'ont jamais vu ça avant. Au bout du compte, ils sont contents, car ils savent où ils s'en vont avec moi. Cela dit, si je suis vraiment honnête avec moi-même, je sais que c'est plus que du professionnalisme de ma part... C'est du zèle. Je fais ça pour apaiser mon anxiété et pour m'assurer d'offrir une valeur ajoutée à l'émission ou à l'événement.

Qu'est-ce qui te dérange le plus : l'artiste avec un grand talent qui réussit à se débrouiller sans se préparer ou celui avec un talent moyen qui ose en plus ne pas se préparer ?

Quand une personne avec un talent moyen ne se prépare pas, c'est le signe d'une immaturité professionnelle et d'une grande prétention, deux choses qui m'énervent royalement. En revanche, ceux qui sont très talentueux et qui, sans trop se préparer, arrivent à performer *on the spot* en se fiant à leur instinct, ils m'impressionnent. Je les envie.

Parlons des artistes au talent moyen qui ne se préparent pas beaucoup. Je te connais déjà assez pour ne pas te demander de noms. Je sais que ce n'est pas ton genre d'écraser les autres. Par contre, j'aimerais savoir si tu vas leur parler quand tu es témoin de leur manque de professionnalisme.

Si ça n'affecte pas mon travail, je n'interviens jamais. Ce sont eux qui doivent défendre leur peau sur scène, lors des spectacles collectifs, comme les comédies musicales ou les gros événements comme la Fête nationale. Ça se voit tout

de suite dans le regard des musiciens et du chef, lorsqu'ils doivent composer avec des artistes mal préparés qui ont de la misère lors des répétitions, qui n'ont jamais pris le temps de contacter le chef musical (même s'il les a appelés quatre fois pour discuter du choix des chansons), qui font suer tout le monde avec leurs exigences pour changer les tonalités et qui, en plus, n'ont pas appris les paroles des chansons. Je n'ai aucun respect pour ce genre de comportements, mais je ne m'en mêle pas. Ces artistes-là se bâtissent une mauvaise réputation et prennent le risque d'avoir l'air fous sur scène, alors tant pis pour eux. Si ça pouvait nuire à ma performance, je me manifesterais et je leur dirais que ça ne marche pas, mais je n'ai jamais eu à agir ainsi dans les comédies musicales auxquelles j'ai participé. Par contre, ça nous arrive à tous de vivre des moments difficiles qui ont des répercussions sur notre travail : un divorce, un deuil ou d'autres types de problèmes personnels. On sent parfois que certains collègues ne sont pas dans leur assiette. Le plus dur, c'est de ne pas le savoir, parce qu'on peut avoir une mauvaise perception de la personne ou de son travail. Par exemple, un jour, je répétais avec une chanteuse qui était enceinte et qui ne savait pas si elle allait garder son bébé. Durant les répétitions, c'était très difficile pour la concentration et pour la cohésion. Je ne comprenais pas ce qui se passait. À l'époque, j'ai vu ça comme un manque de talent et de sérieux de sa part, alors qu'elle vivait une période très difficile sans nous en parler, ce que je respecte totalement. Après coup, quand j'ai su, ma vision d'elle a changé.

Avec ton expérience, as-tu déjà eu envie de dire à de jeunes artistes : « Là, mon petit gars ou ma petite fille, c'est pas de même que ça marche. Prépare-toi comme du monde » ?

Non, jamais, parce que ça se fait tout seul. Je vais te l'expliquer en te racontant une anecdote. Au fil des années, j'ai pris part à plusieurs concerts pop avec l'Orchestre symphonique de Montréal. Pour l'un d'entre eux, je me suis rendu à une répétition piano-voix avec deux chanteurs et le maestro Kent Nagano. On parle quand même du milieu classique et d'un chef ultra-réputé qui a l'habitude de travailler avec des chanteurs d'opéra. Puisque je connaissais mon potentiel anxigène, je me suis dit que j'avais intérêt à arriver devant le maître en connaissant mes chansons parfaitement. Parmi les deux interprètes qui m'accompagnaient, le plus jeune ne semblait pas du tout prêt. Il était incapable de « suivre la parade », comme on dit. Peu à peu, les choses se sont placées toutes seules : le jeune homme a chanté une seule chanson et je me suis retrouvé à en chanter six et mon collègue d'expérience, cinq. Au fond, on n'est pas obligé de jouer au grand frère. Je préfère me concentrer sur ma préparation pour sauver mes fesses, parce que, ultimement, sur scène, même s'il y a un bel éclairage, un beau son, un bon metteur en scène et des bons chorégraphes, c'est ta gueule qui est derrière le micro pour performer. Donc, je m'occupe de moi pour bien faire les choses. Je suis même assez solitaire. Au début de *Notre-Dame de Paris*, tout le monde me trouvait un peu *loner*. Après les répétitions, les membres de l'équipe allaient manger au restaurant ou prendre un verre, tandis que je retournais à mon appart. Je faisais mes petites affaires et je revenais le lendemain.

Pourquoi t'isolais-tu ?

Dans l'espoir de rester *focus*... et de gérer mes élans anxieux le mieux possible. D'ailleurs, je ne suis pas le seul à agir ainsi. En début de carrière, j'ai compris que plusieurs artistes que

j'admire beaucoup vivaient quelque chose de similaire. Peu importe leur expérience, certains d'entre eux composent avec les angoisses, les insécurités, le désir de ne pas décevoir et l'envie d'être à la hauteur. Même à 70 ans, un chanteur peut encore être terrorisé à l'idée de monter sur scène. Parfois, la nervosité s'exprime de drôles de façons. Certains s'isolent, d'autres deviennent désagréables, tournent en rond ou se mettent à respirer fort. Il y en a de toutes les sortes. Ça m'a rassuré de le constater quand j'étais plus jeune. Je comprenais ce qu'ils ressentaient et j'avais l'intuition que toute ma vie serait teintée par l'angoisse de ne pas décevoir, d'être bon et de donner aux gens ce qu'ils attendent de moi, malgré le temps qui passe et tous les projets que j'ai derrière la cravate. J'ai souvent l'impression d'avoir à défendre un gros catalogue de chansons et ça me rend anxieux, surtout quand je vais en Asie ou en Russie pour donner un spectacle. Je dois parfois passer quinze heures dans un avion et m'adapter à un décalage horaire de huit à douze heures. Pourtant, dès que je mets le pied au sol, je n'ai qu'une seule journée pour me replacer avant de monter sur scène et de chanter aussi bien que ce que les gens ont entendu il y a vingt ans. Je sens la pression pour offrir ce genre de performance et ça me tue d'angoisse...

Comment ça se traduit chez toi ?

Je reste dans mon coin. Quand on me demande de participer à des activités de promotion, je suis bon joueur et je fais tout ce qu'il faut, mais le reste du temps, je demeure dans ma chambre d'hôtel jusqu'au spectacle. Je ne joue pas au touriste dans la ville, à moins d'avoir quatre jours de congé sur place. Souvent, après mon arrivée, je ne dors pas de la nuit. Je déjeune à 7 heures du matin. J'essaie de me coucher

ensuite, car je suis à l'envers. Quand je me réveille, je prends une douche, je fais des vocalises et je tente de placer ma voix pour être capable de livrer la marchandise et de répondre à l'attente. Chez moi, le stress provoque plusieurs symptômes. J'ai des palpitations et je ressens une pression, au propre comme au figuré. Je perçois la nervosité dans ma voix, surtout en début de spectacle. Je dois donc construire la représentation de façon intelligente, parce que, malgré ma technique vocale, si je ne suis pas assez détendu au début du show, je vais potentiellement trop me donner d'entrée de jeu.

Te souviens-tu de spectacles où tu as eu peur de manquer de voix ?

Quand je suis allé faire le spectacle *Musique et cinéma* en Corée du Sud, on devait jouer deux soirs de suite. Cependant, pour des raisons économiques, il a finalement été décidé qu'on donnerait les deux spectacles dans la même journée ! Je devais chanter pendant plus de quatre-vingt-dix minutes, devant quatre mille personnes chaque fois, après avoir voyagé depuis l'autre bout du monde ! Une semaine avant mon arrivée, j'avais une tonne d'appréhensions. Je devais passer vingt-quatre heures dans les avions et les aéroports, avec la possibilité d'attraper une cochonnerie. Je savais que les Sud-Coréens m'attendaient et que ce qu'ils connaissaient de moi venait principalement de *Notre-Dame de Paris*, soit du matériel produit deux décennies plus tôt. Dans ce genre de situation, je fais tout pour être à la hauteur de ce qu'ils espèrent et je deviens obsédé par ma condition physique durant les journées précédant mon vol. Je ne dors pas assez, je suis fatigué et j'ai peur que ça nuise à ma voix. C'est un cercle vicieux. Chaque fois que je reviens d'une série de spectacles à l'étranger, je suis exténué. Il y a quelques

années, je suis même rentré de Moscou en reprenant ma tournée québécoise un soir plus tard. Maintenant, j'essaie de m'offrir deux ou trois jours de pause avant de remonter sur scène, question de prendre le temps d'atterrir, dans tous les sens du terme.

Que fais-tu d'autre pour protéger ta voix et ta condition physique ?

Par exemple, juste avant un rendez-vous avec un poète avec qui je voulais travailler, il m'a appelé pour me dire : « Bruno, il fait beau ce matin et le café où on devait se rencontrer est plein. Est-ce que ça te tente d'aller marcher dans le parc ? » Je n'étais pas habillé pour ça, alors je lui ai gentiment répondu : « Je suis un chanteur un peu moumoune et je n'ai pas envie d'attraper quoi que ce soit, alors on va devoir trouver un autre café. » Aujourd'hui, j'assume complètement cet aspect-là de moi. Même quand on n'est pas en pandémie, je présente mon coude aux gens bien plus que je ne leur tends la main. À la fin de mes spectacles, quand une dame veut me faire la bise, je dois lui dire que je ne peux pas. Certaines personnes le prennent super mal ; j'essaie de dédramatiser en leur expliquant que j'ai une longue tournée devant moi et que je veux rester en forme. Heureusement, 98 % des gens comprennent. Je tente de contrebalancer le tout en serrant – parfois – des mains ou en offrant des câlins. C'est une technique qui passe mieux. On se donne de l'amour et c'est ben correct. Par contre, la situation est différente chez les Français. Ils s'embrassent tout le temps ! (*Rires.*) Gars ou filles, tout le monde le fait. Lorsque j'arrive en France et que je n'embrasse pas les gens, ils le prennent personnel et ils me trouvent étrange. Parfois, j'invente un mensonge blanc en disant que je couve un virus. Pourtant, certains

insistent quand même ! Mais les personnes sont de plus en plus conscientes de ce que ça implique d'être un chanteur professionnel et d'avoir à livrer des performances. Pour ma part, je n'ai pas non plus envie de vivre en reclus. Mes équipes de travail sont comme les membres de ma famille. Ces gens-là travaillent avec moi depuis des années. Je les aime. Ma porte est toujours ouverte pour eux. Ils peuvent venir me jaser de n'importe quoi. On aborde les problèmes et on trouve des solutions. Sans vouloir avoir l'air prétentieux, je pense que je suis un bon boss. Je ne crois pas qu'ils me voient comme une princesse, avec toutes les précautions que je prends. Je fais juste attention à moi. Je dis au monde que je suis un peu *freak*, on en rit et ça finit là.

Avant les spectacles à l'étranger, en plus de faire attention à ta santé, es-tu difficile à vivre ?

Je pense que oui, mais mes proches disent que je ne suis pas si pire. Je tourne en rond et je suis plus dans ma tête. Il y a même des gens qui ont demandé à mes proches : « Coudonc, est-ce qu'il est *toute* là quand on lui parle ? » Ça m'a donné un coup quand une de mes proches m'a dit ça. Cette fois-là, j'ai compris qu'il y avait un côté de moi qui est... – je n'aime pas l'expression « dans sa bulle », parce que ça fait trop « artiste déconnecté » – dans son monde. Petit, j'étais déjà comme ça. Ma mère me répétait douze fois de barrer la porte et j'oubliais. J'étais lunatique et distrait. Encore aujourd'hui, j'ai l'impression d'être attentif aux gens avec qui je parle, mais ceux-ci peuvent sentir si je suis pleinement présent en analysant mon regard. Lorsque je réalise que je suis à moitié présent, je suis déçu de moi. À l'approche de la soixantaine, je n'ai pas envie de faire des tests pour savoir si j'ai un trouble de l'attention, mais on m'a souvent posé la question.

Quand j'entends parler des problèmes de concentration chez les jeunes, qui sont beaucoup mieux diagnostiqués de nos jours que durant ma jeunesse, ça me rappelle qui j'étais enfant ; j'avais de la difficulté à me concentrer à l'école.

Pourquoi ne pas passer de tests pour en avoir la confirmation ?

Parce que j'ai trouvé une façon de composer avec cette situation dans ma vie de tous les jours et que ça ne m'a jamais nui gravement. Lorsque je m'occupe d'affaires importantes, je suis hyper-organisé et je prends des notes. J'ai découvert mon *modus operandi* : il faut que j'inscrive à mon agenda toutes les petites choses. Je m'intéresse d'assez près à l'évolution des connaissances sur les troubles de l'attention. Je lis, j'écoute et je regarde des reportages sur le sujet. Ça m'intrigue. Je sais que ça me ressemble. Néanmoins, j'ai appris à gérer les choses essentielles sans recevoir de diagnostic.

À cause de ta difficulté à te concentrer, est-ce ardu pour toi d'apprendre les paroles d'une nouvelle chanson ?

Ça a toujours été très complexe, sauf peut-être lorsque je joue dans une comédie musicale. Dans ce contexte-là, j'ai plus de facilité à mémoriser les mots, parce que je les lie à des déplacements, à des mouvements et à des chorégraphies, comme si la mémoire du corps facilitait celle des paroles. J'ai aussi remarqué que je crains moins les oublis grâce à l'histoire du spectacle et au fil conducteur, qui créent une progression logique de chanson en chanson. Et comme on répète durant des mois avant de jouer devant public, les paroles s'imprègnent davantage dans nos cerveaux. Dans certains autres contextes, on utilise de plus en plus des téléprompteurs qui font défiler les mots sur un écran.

Beaucoup plus qu'avant ?

Oui, car on donne de plus en plus de spectacles pour un soir seulement. Au moment où on se parle, j'ai à l'horaire trois spectacles différents de quatre-vingt-dix minutes, avec des chansons que je n'ai jamais chantées de ma vie ! Une chance que je peux compter sur les téléprompteurs ! En toute transparence, les artistes sont devenus un peu tributaires de ça, parce qu'on nous engage de plus en plus pour chanter dans des événements uniques, avec de moins en moins de répétitions et pas nécessairement avec notre *band*. Je pense que mes années de métier me permettent de bien m'en tirer, mais ça me ramène encore une fois à mes angoisses perpétuelles.

Ton attitude change-t-elle avant une première ?

Quand je suis très stressé avant un gros show, je ne suis pas parlable. Disons que ce n'est pas le moment de faire du *small talk* avec moi dans ma loge. D'ailleurs, j'ai toujours été fasciné par les différentes façons de faire d'un pays à l'autre. Au Québec, on donne un show et on rencontre les spectateurs ou les invités après. En France, les grosses légendes du *showbiz* viennent nous voir avant ! Dans ma tête, je me disais toujours : « Laissez-moi me préparer ! » À l'époque de *Notre-Dame de Paris*, il y avait régulièrement des gros noms qui assistaient au spectacle, mais ils ne venaient pas forcément en coulisses. Apparemment, le gratin parisien était présent le soir de la première. Je ne me souviens pas de tous ceux que j'ai rencontrés, mais je sais que c'était un phénomène. J'ai amorcé le spectacle avec « Le temps des cathédrales » et j'ai vu du monde se lever. Dès le départ, il s'est passé quelque chose de puissant. Cela dit, il faut se remettre dans le contexte : les gens n'avaient jamais vu un projet semblable en français. Il y avait eu *Starmania* dans le

passé, mais *Notre-Dame* a frappé bien plus fort en 1998. On a commencé sur l'immense scène du Palais des Congrès de Paris devant quatre mille personnes, soit deux fois et demie la capacité du Théâtre Saint-Denis de Montréal. On a vécu ça comme un coup de poing sur la gueule !

Comment réagissais-tu quand tu apprenais que quelqu'un comme Charles Aznavour se trouvait dans la salle ?

Pour moi, c'était une bonne nouvelle. J'étais heureux de constater qu'il s'était déplacé pour nous voir. D'ailleurs, par la suite, il a écrit une chanson pour mon album *Un monde à l'envers*, qui s'intitule « Je pars en voyage ». Quand je l'ai reçue, je l'ai écoutée et j'ai tout de suite su que je voudrais l'enregistrer, mais je sentais qu'il manquait un bout à l'histoire. Je désirais aller plus en profondeur. Donc, j'en ai parlé à la regrettée Danièle Molko, qui était une amie et une mentore pour moi en Europe. Elle connaissait tous les rouages et tous les acteurs de l'industrie, entre autres parce qu'elle avait fait partie de l'organisation des Francofolies de La Rochelle aux débuts de l'événement. Bref, quand je lui ai annoncé que je voulais un texte plus long et qu'il faudrait demander à M. Aznavour d'écrire un couplet supplémentaire, j'ai vite compris que j'étais un peu naïf. Je traitais ça comme une collaboration entre artistes, alors que ça ne fonctionnait pas du tout comme ça. Personne n'avait jamais formulé une telle requête à Charles Aznavour.

Si tu avais demandé à Gilles Vigneault d'ajouter une strophe à une chanson, crois-tu qu'il aurait accepté ?

Si Gilles Vigneault, Richard Séguin, Michel Rivard, Robert Charlebois ou Jean-Pierre Ferland acceptait de m'écrire une chanson, on commencerait par se parler directement.

Ensuite, si j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose à modifier, on en discuterait, puis on verrait ce qu'on peut faire. J'ai souvent fonctionné de cette façon avec Luc Plamondon et tout se passait bien. J'ai été très surpris d'apprendre que je ne pouvais pas parler à Charles Aznavour. Finalement, on a trouvé une solution. Il avait prévu de donner des spectacles au Québec (au début des années 2000) et il a accepté de me rencontrer à l'hôtel Le Reine Elizabeth pour qu'on en discute. J'ai cogné à la porte de sa chambre. Il m'a répondu lui-même en me disant : « Bonjour Bruno, c'est un plaisir de te rencontrer. » Je suis entré dans la pièce et il m'a remis une feuille sur laquelle il y avait quatre strophes de plus. Simple de même. Je n'ai pas eu à le convaincre de quoi que ce soit. En général, les artistes sont protégés par un système qui crée une aura d'inaccessibilité autour d'eux. Parfois, ça tient à distance toutes les demandes inusitées qu'on peut recevoir. D'autres fois, ça peut mettre un frein à quelque chose de très naturel entre deux artistes : on jase, on crée, on travaille.

En France, as-tu souvent senti un genre de barrière ou une hiérarchie qui te déplaisait ?

Oui, du moins selon ce que j'ai vu dans les années 1990. Au Québec, on aime nos artistes quand ils sont à peu près comme nous. En France, les gens mettent les artistes sur un piédestal, ce qui peut être bien pour le respect par moments. Mais ça peut aussi avoir un effet très négatif sur l'ego. J'ai vu plusieurs artistes qui se la jouaient et qui agissaient comme des rois-soleil, avec une cour à leurs pieds. Leurs moindres propos devenaient quasiment paroles d'évangile, alors que, parfois, ils auraient eu intérêt à se faire dire qu'ils se comportaient comme des trous de cul ! Depuis le début

des années 2000, l'industrie musicale a vécu des chambardements énormes, causés en partie par Internet et les réseaux sociaux. Je pense que les artistes et les compagnies de disques se sont un peu démocratisés. On me dit que les choses ont beaucoup changé en France, mais je n'y vais plus autant qu'avant.

J'ai envie d'approfondir le sujet du stress dont on parlait plus haut. Est-ce que le stress d'une première de comédie musicale devant le gratin français se compare à celui d'une représentation en concert avec l'Orchestre symphonique de Montréal, avec lequel tu n'as pas pu répéter durant des mois ?

C'est très différent. J'ai parfois chanté avec l'OSM lors de spectacles spéciaux pour des entreprises, alors que les musiciens étaient dirigés par Kent Nagano. Toutefois, dans la plupart de mes collaborations avec l'orchestre, le chef était Simon Leclerc. Pour moi, chanter avec l'OSM, c'est comme conduire une Ferrari : tu ne veux surtout pas te planter ! Cela dit, Simon m'a toujours bien accompagné dans le processus. Grâce à son aide, j'ai pu monter sur scène sans avoir l'air d'un deux de pique. Il comprenait bien mon insécurité, ma volonté d'être aussi bon qu'un chanteur d'opéra ainsi que mon besoin de préparation. Il m'aidait en me donnant accès aux maquettes de nos projets assez tôt pour que j'aie une idée des arrangements. Même s'il s'agissait de versions produites par des logiciels, il prenait le temps de me montrer à quoi ressembleraient mes chansons et me demandait si j'étais à l'aise. Après une première collaboration pour un concert symphonique, nous avons fait le fameux concert de Noël, la comédie musicale *Dracula* et plusieurs autres événements. Notre façon de collaborer est parfaite pour moi.

Est-ce que ce genre de préparation te met réellement en confiance ou tu te sens toujours comme un canard dont les pattes s'agitent sous l'eau sans que personne le voie ?

J'ai toujours le syndrome du canard, peu importe ce que je fais. En surface, j'ai généralement l'air au-dessus de mes affaires. Quand les gens me regardent chanter, ils sont convaincus que je ne suis pas nerveux et que c'est facile... Je me souviens d'un soir où je donnais un spectacle solo à l'Olympia de Paris, là où tous les grands de la chanson française se sont produits. Durant toute la première partie, j'étais malade d'anxiété. J'avais des crampes au ventre. J'ai vomi. Je n'avais aucun plaisir. Ce soir-là, je me suis demandé pourquoi je me faisais vivre ça. Je me le suis demandé souvent au cours de ma carrière*...

Pourquoi t'imposais-tu ça ?

Je dois d'abord préciser que je n'ai jamais été quelqu'un qui se disait : « Un jour, je vais chanter sur les grandes scènes. » Contrairement à d'autres artistes qui racontent avoir toujours su qu'ils feraient ça de leur vie, moi, à la base, j'étais un musicien et non un chanteur. Dans ma tête de petit gars de 13 ans, j'étais un batteur. Ensuite, je suis devenu un guitariste et un chanteur, avant d'être désigné comme chanteur principal des groupes avec lesquels j'ai joué. Puis c'est en tant qu'interprète soliste que j'ai signé un contrat de disque. Je me suis laissé porter tranquillement. Tout cela s'est échelonné sur plusieurs années. Vers l'âge de 36 ans, la consécration est survenue avec l'album *Miserere*, la comédie musicale *Notre-Dame de Paris*, les contrats avec des compagnies françaises,

* Voir le texte de la chanson « Dans ma tête », p. 355.

les albums et la tournée en Europe. Ce sont des choses que je n'aurais jamais imaginé faire de ma vie, pas plus que d'aller chanter en Russie, en Asie ou ailleurs dans le monde. Rien de cela n'était calculé. Entre 1997 et 2004, ces choses me sont arrivées de façon très condensée. Comme si le travail que j'avais accompli depuis quinze ans rapportait tout d'un coup, artistiquement parlant. Soudain, plusieurs occasions se présentaient à moi. Et quand tu te fais offrir l'Olympia, tu ne dis pas non. C'était comme la suite logique.

Tu as dit oui à l'Olympia, parce que ça ne se refuse pas, mais tu as aussi accepté de te placer dans plusieurs autres situations extrêmement anxiogènes par la suite.

J'ai accepté de nombreux projets qui m'ont fait revivre la même anxiété folle, comme la première de *Notre-Dame de Paris* en anglais, à Londres. J'avais dit oui avec un mélange de volonté, de naïveté et de courage. Je ne suis pas un téméraire, mais un courageux. J'avais la chienne, mais comme la vie m'avait mené jusque-là et qu'il y avait probablement cinq mille autres chanteurs qui auraient voulu prendre ma place, je devais au moins essayer. J'ai longtemps cru que les chances étaient faibles que j'accepte à nouveau un projet semblable, parce que je crains toujours que ça me rende malade. Et pourtant, j'interpréterai Elliot Ness dans la nouvelle comédie musicale *Al Capone* à Paris en 2023. Moi-même, je me trouve difficile à suivre...

Est-ce qu'il y a un moment où ça devient agréable, après l'angoisse qui fait vomir ?

À l'Olympia, je me suis mis à triper durant la deuxième partie. Puis il y a eu un rappel de fou ! Le rideau était fermé et j'entendais tout le monde chanter « La Manic » *a capella*.

N'oublie pas qu'on était en France ! C'était extraordinaire ! Dans le temps, YouTube n'existait pas. Les gens du public avaient entendu la chanson sur mon album *live Sur scène*, sorti en 1999, et ils savaient que c'était une chanson importante au Québec. J'ai revécu la même chose à Moscou. Quand je suis arrivé là-bas la première fois, un comité d'accueil m'attendait à mon hôtel : un petit groupe de fans russes m'a chanté un bout de « La Manic » avec des drapeaux du Québec dans les mains. J'étais ému, mais ému ! C'est pour ça que je continue... J'accepte d'être parfois malade parce que, après, ça va être le fun. C'est comme des montagnes russes : il y a toujours la première pente qui descend et qui risque de te faire vomir, mais après ça brasse et tu finis par en rire. On dirait que c'est ça, mon métier. Je dois franchir la première pente avant d'aller mieux. Aujourd'hui, c'est un exercice que je gère mieux. Lorsque je lance un album et que je dois en faire la promotion, je suis moins nerveux qu'avant. Un jour, j'ai compris que ma job consistait « seulement » à chanter des chansons et que je n'opérais personne à cœur ouvert. N'empêche, je sais que, pour plusieurs, les artistes sont des médecins de l'âme. C'est une façon de voir les choses qui m'a toujours donné à réfléchir. Ma professeure de chant me parlait régulièrement de l'intention quand on chante. Pas seulement de l'importance de comprendre les paroles et d'exprimer les émotions qui jaillissent en nous, mais aussi de ce qu'on veut faire vivre aux gens en chantant. Ce sont des questions qui m'habitent. Tout ça pour dire que je compose un peu mieux qu'avant avec les événements, les vedettes et les journalistes. Même si j'ai parfois le souffle court, j'arrive à maîtriser mon corps pour livrer une bonne performance. On m'a déjà prescrit des pilules pour me calmer, mais je ne les ai jamais prises. C'est pour ça que je trouve que j'ai

du courage. Toute ma vie, j'ai affronté mes pires angoisses. Peut-être aussi que j'ai réussi parce que je n'avais jamais pensé me rendre là où je suis maintenant...

Tu ne t'imaginais pas du côté des vedettes.

Jamais, jamais ! Enfants, ma sœur et moi accompagnions mes parents chez ma grand-mère après la messe, tous les dimanches. Chez elle, près de la télévision, il y avait toujours des éditions du *Échos Vedettes*, du *Allô Police* et de plusieurs autres magazines. À mes yeux, les gens qui apparaissaient là-dedans vivaient dans un monde à part. Je ne me projetais pas dans leur univers et je m'imaginai encore moins devenir un chanteur, même quand j'ai commencé à jouer de la musique. Je voulais suivre des cours de guitare et peut-être entrer au conservatoire, mais mon père m'avait dit avec plein de bienveillance qu'il serait préférable pour moi d'entreprendre des études dans son domaine, l'informatique, question d'avoir une job à vie au gouvernement par la suite. Comme je n'étais pas assez fort pour aller à l'encontre de la volonté de mes parents à cette époque, j'ai abandonné l'idée d'étudier en musique. J'ai continué à jouer en tant qu'autodidacte, et encore aujourd'hui, je ne lis pas vraiment la musique.

J'ai envie de revenir sur les conditions dans lesquelles tu offres des prestations à l'étranger, le lendemain de ton arrivée. Tu dois composer avec la fatigue, les longs déplacements, le décalage horaire, les microbes et les effets de la pollution. Je me souviens que, lors de mon premier voyage en Chine en 2011, j'ai eu une oreille bloquée et une infection aux yeux et à la gorge. La totale ! Jamais je ne pourrais envisager de donner un spectacle le jour après mon arrivée.

De ton côté, tu fais ça depuis longtemps. Plus tôt dans notre entretien, tu évoquais certaines précautions pour ne pas tomber malade et pour avoir de l'énergie. Malgré tout, est-ce qu'il y a des chansons que tu ne peux tout simplement pas interpréter dans des contextes semblables ?

« SOS d'un Terrien en détresse » ! C'est une chanson que je ne fais plus systématiquement en spectacle. Je la chante seulement si je me sens en forme et que ma voix est suffisamment réchauffée. À mon avis, c'est la chanson la plus compliquée techniquement pour un chanteur masculin francophone, en raison des défis de diction, des accents toniques et des passages entre la voix de poitrine, la voix mixte et la voix de tête. En d'autres mots, je dois partir des notes les plus graves de mon registre vocal et atteindre les plus aiguës, ce qu'on appelle la voix de tête. À l'occasion, je rajoute une couche de complexité en tenant certaines notes très haut en puissance. Lorsque je chante cette chanson et que j'ai la conviction de l'avoir réussie, je suis happé par une sensation de plénitude plus intense que tout ce que j'ai vécu auparavant. Je n'ai jamais autant l'impression d'être sur mon X que lorsque j'arrive à bien la chanter. Quand je suis fier de moi, je me tourne vers un musicien ou une musicienne pour lui adresser un clin d'œil qui signifie : « À soir, ça se passe ! » En une demi-seconde, j'ai le sentiment de comprendre mon parcours et tout ce que j'ai traversé pour parvenir là où je suis. Ça vient apaiser toutes les interrogations sur mon avenir en musique. Cette chanson-là me rend heureux d'être le chanteur que je suis. C'est ce que j'appelle un « moment de grâce » : j'ai l'impression que mon son est parfait et que ma technique est là, sans avoir à y penser. Dans ce temps-là, tout s'aligne : les notes, les mots, les émotions et le public. On dirait que les gens sont captivés. Ce genre de communion

ne se produit pas chaque fois. Et je ne chante plus « SOS d'un Terrien en détresse » tous les soirs, comme je l'ai fait à l'époque de *Starmania*. C'est impossible d'être à la hauteur de cette œuvre à répétition. Maintenant, je la chante pour deux raisons : soit parce qu'on me l'a demandée, soit parce que j'en ai envie de façon spontanée. Parfois, je dis aux spectateurs : « Ok, je vais vous la chanter ce soir. Je suis fatigué, ça fait deux heures que je chante, mais j'ai envie de vous faire plaisir. » Comme ça, si mon interprétation part un peu de travers, après avoir pris le temps de mettre cartes sur table, ils savent que la situation n'est pas idéale pour interpréter un tel morceau. Et puis, on va se le dire : je n'ai plus 30 ans ! Malgré tout ce que je fais pour rester en forme, l'âge a un effet sur la souplesse de ma voix et sur mes capacités vocales. Néanmoins, j'ai chanté « SOS » assez régulièrement lors de ma dernière tournée, avant la pandémie. Cette chanson a quelque chose de spécial...

Dans quel sens ?

J'ai le sentiment qu'elle a sa vie propre, selon ce que j'observe chez les fans. C'est Daniel Balavoine qui lui a donné naissance, bien avant que d'autres interprètes se l'approprient, comme je l'ai fait à partir de 1993. Dans mon for intérieur, je sais que je ne pourrai jamais le « déclasser ». Selon moi, « SOS » appartient d'abord et avant tout à Balavoine, au même titre que « Le temps des cathédrales » m'appartient. Il y aura toujours des interprètes qui vont vouloir chanter ces chansons. Certains vont nous émouvoir, d'autres seront très techniques, et plusieurs ne l'auront pas du tout. Parfois, on s'attaque à des morceaux trop gros pour nous. Avec « SOS », je pense humblement que j'ai réussi à rendre justice à la chanson et aux créateurs.

Je ne veux pas avoir l'air têteux ni manquer de respect à Daniel Balavoine, mais je pense que, dans la tête de beaucoup de gens, la version phare, c'est la tienne.

Ça reste matière à débat... Je laisse la décision entre les mains des fans. Moi, je n'ai pas cette prétention-là. Je sais seulement que, lorsqu'on interprète des chansons semblables, des monuments de la comédie musicale française, il faut avoir ce qu'il faut pour se lancer. En toute humilité, je crois avoir été capable de la défendre et de lui donner mes propres couleurs. C'est ça, le rôle des interprètes : continuer à faire vivre les grandes chansons.

C'est peut-être aussi parce que la sensibilité du public québécois n'est pas la même que celle du public français. Ou parce que je me suis attaché émotivement à ta reprise, parce que je l'ai entendue en premier quand j'étais très jeune. Je pourrais dire la même chose de la chanson « Tous les cris les SOS », une autre œuvre de Daniel Balavoine. Son interprétation ne viendra jamais me remuer autant que celle de Marie Denise Pelletier, une des reines de mon enfance dans les années 1990. Je l'ai vue en spectacle pour la première fois le 11 mars 2020, deux jours avant le grand confinement québécois en raison de la pandémie. Quand elle a chanté « Tous les cris les SOS », le plafond de la Place des Arts a levé. J'avais l'impression qu'elle donnait tout ce qu'elle avait dans le cœur en quatre minutes. Ça m'amène à te demander : comment tu fais pour que l'émotion soit au rendez-vous dans une chanson qui a tant d'éléments techniques à gérer ?

Je ne les gère pas, c'est ça l'affaire ! Quand j'ai suivi mes premiers cours de chant, je ne comprenais rien de ce que ma prof me disait. Elle me parlait de mon diaphragme, de

ma colonne d'air, de mes respirations et de mes résonateurs, mais je n'y arrivais pas. Ça m'a pris une année complète avant de saisir ce que je devais faire avec mon corps pour chanter. En principe, quand tu chantes et que tu es en forme, tu ne penses pas à ta technique. Elle est là, bien installée, et ton corps le sait. J'explique souvent aux jeunes interprètes qu'ils ne chantent pas avec leurs cordes vocales, mais bien avec l'entièreté de leur corps. Il faut qu'ils intègrent ça le plus rapidement possible. Il faut s'investir totalement pour devenir un bon chanteur. En théorie, notre technique est là seulement pour nous sauver quand nous sommes fatigués ou malades. De mon côté, quand je ressens le fameux état de grâce, chose qui se produit en général avec deux chansons, « SOS d'un Terrien en détresse » et « Lune », tirée de *Notre-Dame de Paris*, c'est parce que je ne sens pas la technique travailler et que tout est libre. Je reste dans l'émotion et je goûte à la justesse – vocale et émotive – sans avoir à y penser et sans me demander comment pousser la note. Je fais juste chanter. C'est rare que ça arrive, mais quand ça se produit, c'est comme... un orgasme musical. La sensation me traverse de bord en bord, avant de rejoindre le public. Je dirais même que c'est la seule raison qui m'incite à continuer, car les autres aspects du métier sont de plus en plus lourds. Plus on connaît l'industrie, plus on se bat, plus on essaie des choses et plus on accumule les productions, plus ça devient pesant. À un moment donné, on n'en peut plus. Pourtant, il suffit d'un seul instant d'extase dans le spectacle pour me convaincre que je ne peux pas arrêter ça. Ça me fait trop de bien !

Est-ce que les paroles de « SOS d'un Terrien en détresse » te touchent personnellement ?

Cette chanson-là m'accompagne depuis bientôt trente ans et elle ne résonne pas deux soirs de la même façon. Pendant certaines périodes de ruptures et de deuils, je l'ai chantée avec une charge émotive très spéciale. À mon avis, si un interprète est capable de livrer un texte pareil sans laisser l'émotion prendre toute la place, c'est qu'il est un sacré bon chanteur ! Un peu comme certains écrivains qui disent mieux écrire dans la douleur, je crois que les interprètes qui ont un solide bagage et qui n'ont pas une vie toujours rose à la Disney peuvent devenir de meilleurs chanteurs. Grâce à leur expérience de vie, les mots résonnent différemment. C'est pour ça que je déconseille régulièrement aux jeunes chanteurs d'interpréter une pièce comme « La chanson des vieux amants », de Jacques Brel, à 18 ans seulement, lors d'une audition. Je leur explique que si je suis membre du jury et que je les écoute chanter ça, je vais peut-être les trouver super bons, mais sans jamais les croire. Les chansons vivent en nous. Elles traversent les années avec nous. Donc, les mots nous font vibrer d'une autre manière selon nos étapes de vie. En 1998-1999, quand je chantais « Lune » en plein divorce, disons que ça vibrait pas mal fort... Dans les paroles, ça dit : « Entends le cri d'un homme qui a mal / Pour qui un million d'étoiles ne valent / Pas les yeux de celle qu'il aime / D'un amour mortel, Lune. » À l'époque, je ne me faisais pas quitter par ma femme, on se quittait mutuellement. Pourtant, je souffrais tellement ! Je me sentais si mal que cette chanson-là me servait d'exutoire chaque jour de ma vie (on jouait *Notre-Dame de Paris* sept soirs par semaine). C'était un cri intérieur que j'expulsais en pleurant sur scène. Les spectateurs dans les premières rangées devaient être troublés par ce qu'ils voyaient, mais les milliers d'autres ne le percevaient pas. Environ vingt ans plus tard, quand je chante « SOS d'un

Terrien en détresse » ou « Lune », j'arrive à transmettre une émotion différente qui fait vivre autre chose au public, parce que je ne suis plus du tout dans la même douleur. Les chansons évoluent en fonction de ce qu'on traverse dans nos vies. Par exemple, lors de ma dernière tournée, j'avais intégré la chanson « Je n'aurai pas le temps », de Michel Fugain, et je l'ai interprétée plusieurs fois la gorge nouée. En 2019-2020, on dirait que j'ai pris conscience de ma finitude. Les paroles prenaient un sens tellement grand à l'intérieur de moi que je devenais émotif en la chantant. Je voyais plein de monde pleurer dans la salle.

Est-ce qu'il y a un passage particulier dans cette chanson de Fugain qui te touche ?

« Et pour aimer / Comme l'on doit aimer / Quand on aime vraiment / Même en cent ans / Je n'aurais pas le temps / Pas le temps. » Ce que ça me dit, c'est qu'on n'est pas grand-chose, qu'on vit dans une société de performance et qu'on court toujours après notre vie, en s'efforçant sans arrêt d'atteindre plein d'objectifs, alors qu'on va tous finir dans une boîte de bois ou en cendres. J'aimerais qu'on parvienne à trouver plus d'équilibre. Tu vois, ce genre de réflexion, je ne suis pas certain qu'on puisse l'avoir à 20 ans... quoique Fugain ait écrit sa chanson autour de 25 ans, ce que j'appelle une fulgurance. En général, ces idées arrivent plus tard dans notre parcours, quand on a passé au travers d'une couple de situations plus difficiles, en se demandant si c'est vraiment ça, la vie... Il y a des chansons qui nous bouleversent à certaines étapes de notre existence. Quand on se connecte à ça, on peut se transformer en un canal pour permettre aux gens de vivre quelque chose de spécial. Au fond, c'est ça, ma job. Pas nécessairement de faire pleurer le monde,

mais de livrer un texte qui va susciter quelque chose. Ça rejoint ce que ma prof me disait au sujet de mon intention : « Pourquoi tu mets les pieds sur scène ? Pourquoi tu chantes ? Parce que tu veux devenir une vedette ? Pour gagner de l'argent ? Pour séduire les filles ? Réfléchis à ton intention et donne aux gens. » Cette phrase-là ne m'a jamais quitté. Chaque soir, avant de monter sur scène, j'ai une intention : je veux faire du bien. À la blague, je dis souvent aux spectateurs que mon objectif est de les aider à oublier leur facture d'Hydro pendant deux heures. Je veux qu'ils mettent de côté les petits tracas de leur vie et qu'ils partent en voyage avec moi durant le show. J'essaie de les amener ailleurs, de leur raconter des histoires, de les faire rire et pleurer. S'ils me suivent et que ça se déroule bien, normalement, ils retournent chez eux un peu plus heureux, en ayant vécu quelque chose en ma compagnie. C'est mon intention ultime.

Pourquoi veux-tu faire ça ?

Si je ne fais pas ça, je ne sais pas ce que ça donne, mon travail... Je ne peux pas juste chanter pour chanter. Lorsque je pense aux grands médecins, aux chercheurs, aux Prix Nobel ou aux philosophes, je vois des personnes qui font des choses tellement plus importantes pour l'humanité qu'un gars qui chante. Alors, si je peux faire une petite différence, à ma mesure, en offrant des émotions aux gens et en leur faisant du bien, je vais être satisfait. Quand ils viennent me voir après le spectacle pour me parler ou pour obtenir un autographe, je peux sentir s'ils ont passé une belle soirée. Ça se voit dans leurs yeux. Certains me disent que telle chanson les a fait pleurer, mais qu'ils ont aussi beaucoup ri. À ce moment-là, j'ai le sentiment qu'il y a eu une rencontre, une

sorte de connexion. Quelque chose de l'ordre de la spiritualité, mais que je ne veux pas associer à une religion.

Quelque chose de plus grand que toi ?

Je n'arrive pas à le comprendre. Je pense que certains artistes ont reçu un genre de don, sauf que si on dit ça à voix haute, on risque d'avoir l'air prétentieux... Pourtant, c'est simplement quelque chose dont on hérite en naissant. L'important, c'est ce qu'on en fait. Si tu ne le travailles pas, c'est un peu ridicule. Quand tu chantes et que les gens vibrent, sans trop pouvoir l'expliquer, ça signifie que quelque chose de spécial est en train de se produire en toi. Je connais des interprètes extraordinaires qui ne me font rien ressentir. À l'inverse, il y a des artistes, comme mon amie Luce Dufault, qui me font brailler à coup sûr en spectacle. Luce n'est pas seulement une bonne chanteuse, il y a autre chose. C'est du domaine de l'inexplicable. Ça se passe dans la résonance des corps et de nos cellules. C'est très *flyé* ! En même temps, le contraire est tout aussi vrai. Beaucoup de gens sont incapables d'entendre Bruno Pelletier, Céline Dion ou Lara Fabian. On dirait que ça les énerve. Ils disent qu'on gueule, alors qu'on ne gueule pas. Je m'excuse, mais ce n'est pas ça, un vrai *screamer* (crieur). J'ai été assez longtemps dans le monde de la musique métal pour faire la différence. Nous autres, on chante ! Je chante pour procurer du bien au monde, pas pour les traumatiser ! (*Rires.*)

Quel genre d'artiste te fait du bien ?

Ceux qui ont une réelle démarche artistique et un désir plus large que le simple fait d'être une vedette. Les artistes qui ajoutent à leur création une dimension humaine et parfois même sociale. Des personnalités influentes qui se transforment en une sorte de miroir, en prenant la lumière qui est

dirigée vers elles pour la faire réfléchir vers un sujet, une cause ou une personne qui méritent d'être mieux connus. Tout jeune, j'étais attiré par ce genre d'artistes. Par exemple, quand Peter Gabriel a lancé sa carrière solo, après des années passées avec le groupe Genesis, il a fait tomber plusieurs barrières en explorant la musique du monde. À mes yeux, son œuvre devenait le symbole de l'effacement des murs, des frontières, des origines et des ethnies. Il mettait en lumière la beauté de la mixité. J'ai toujours trouvé que ça me correspondait. J'aime essayer plein de choses à ma façon et découvrir tout ce qu'il y a de bon dans les autres cultures. Dans mon deuxième album, *Défaire l'amour*, j'avais d'ailleurs fait appel à un musicien de rue qui jouait de l'erhu, un violon chinois. Mon réalisateur de l'époque, Pierre Bazinet, avait proposé d'inclure ce son si particulier dans le thème d'une chanson qui devait être joué par une guitare classique. Le joueur d'erhu ne parlait pas français, mais il est venu en studio et on a créé quelque chose de super spécial ! Un choix comme celui-là a été directement inspiré de la démarche de Peter Gabriel, qui prônait le partage plutôt que le jugement des autres. Peut-être que les gens vont me traiter de rêveur – une étiquette qu'on accole si souvent aux artistes –, mais quand je vois l'avancée de la droite et de l'extrême gauche et la montée des intolérances dans le monde, ça me fait capoter. Presque quatre-vingts ans se sont écoulés depuis la Seconde Guerre mondiale et les mêmes horreurs semblent vouloir se répéter. C'est hallucinant ! Bref, les artistes qui témoignent d'une ouverture artistique, sociale et politique peuvent faire progresser les choses et leurs questionnements m'interpellent beaucoup*.

* Voir le texte de la chanson « Pas tous les mêmes », p. 373.